qualité de l'enveloppe servent habituellement d'étiquette au cigare; il y a dans chaque atelier des ouvriers spéciaux qui saisissent avec une subtilité remarquable les nuances les plus fugitives du tabac, et qui, d'une masse de cigares paraissant uniforme, savent extraire des produits de sept à huit couleurs, qu'ils assortissent dans des caisses séparées. On estime à la Havane un cigare dont l'enveloppe est lisse, sans nervures, d'un beau marron foncé, et qui donne une cendre médiocrement tenace, d'un gris plombé. La nuance jaunâtre, qui jouit de quelque faveur en Europe, n'est nullement appréciée dans l'île; elle appartient aux premières feuilles que le soleil a dépouillées de leur arome en les flétrissant sur leur tige. La forme des cigares usités à la Havane se réduit à trois types principaux : les *regalias*, les *panatellas* et les *millares*. Le regalia demande plus de façon et coûte par conséquent plus cher; on préfère dans le pays les proportions modestes des millares, et l'on fait bon marché de l'apparence extérieure qui flatte les étrangers, mais qui souvent n'est qu'une trompeuse amorce. C'est au consommateur à s'assurer lui-même de la qualité du tabac qu'il achète; il en débat le prix à la fabrique et désigne la forme qui lui convient. On a de bons cigares à 100 fr. le millier; le commerce britannique ne les paye pas plus cher.

En 1811, la production du tabac à Cuba n'était que de 371,560 arrobes; en 1846, elle était de 860,000 arrobes. L'exportation en est considérable. Elle se répartissait ainsi en 1859 :

PAYS.	TABACS	
	EN FEUILLES.	MANUFACT.
	Livres.	Livres.
Espagne	1,796,800	69,000
Etats-Unis	3,928,169	665,574
Angleterre	831,753	88,092
Allemagne	5,744,170	225,282
Danemark	169,916	190,230
France	122,323	160,908
Hollande	52,850	22,074
Belgique	285,887	29,244
Etats hispano-américains	587,011	17,442
Autres pays	30,891	13,332
TOTAUX	13,549,670	1,481,178

En 1861, il y avait à Cuba 9,482 *vegas* qui produisaient 34,515,000 kilogr. de tabac.

Le café a été pendant un temps (de 1820 à 1832) la seconde culture importante de Cuba; mais cette production a décru prodigieusement par suite des droits dont était chargée son exportation aux Etats-Unis et par la concurrence du Brésil, de Java, etc. Quoi qu'il en soit, le café de Cuba est d'une qualité supérieure. Dans les 996 plantations où on le cultive, on récolta, en 1861, 8,411,000 kilogr. Le maïs, le riz, le sagou, le yucca, la patate douce et les fruits croissent sur presque toutes les terres, et particulièrement sur les petits domaines à quelque distance des villes. Le maïs produit deux récoltes par an, mais il est très-variable dans son abondance.

Dans ces dernières années, et surtout depuis la guerre d'Amérique, on s'est beaucoup occupé de la culture du coton dans l'île de Cuba. Le gouvernement espagnol a engagé les planteurs à reprendre cette culture. On paraît convaincu à Santiago qu'elle est préférable à toute autre, attendu qu'elle est moins dispendieuse, qu'elle nécessite moins de bras et qu'elle rend dès la première année, tandis que pour le café il faut quatre ans d'attente, et pour le cacao beaucoup plus encore. Cependant on n'en récolte guère que 250,000 kilogr. par an.

Le cacao est une des sources de richesse de l'île, quoique les 2,451,261 kilogr. de production annuelle soient consommés par ses habitants.

Cuba remplace en partie, pour l'Espagne, les trésors du Mexique et du Pérou; cette reine des Antilles, après avoir subi les vicissitudes de la mère patrie, lui a été utile dans ses disgrâces et a reçu en récompense le titre de *la siempre fiel isla de Cuba*. Elle est devenue un des plus grands centres de commerce du monde; tous les pavillons flottent dans ses ports, et chaque année 3,000 bâtiments étrangers y abordent, venant de tous les points du globe apporter les produits des manufactures de l'Europe en échange des siens. Le commerce de Cuba avec l'étranger, si l'on tient compte de la proportion de sa population, surpasse probablement celui de tout autre pays du globe. Du jour où cette colonie est entrée dans la voie du progrès, sa marche a été rapide; aujourd'hui les riches productions de Cuba forment la base de ce commerce extérieur qu'une politique mesquine tâcha en vain, pendant près de trois siècles, d'arrêter dans son développement par d'absurdes restrictions; les digues du monopole furent rompues par l'abondance même de ses produits, qui se répandirent sur tous les marchés du monde; la liberté du commerce fut proclamée à Cuba en 1809, et alors tous les éléments de la richesse et de la prospérité suivirent une progression ascendante encore plus rapide. Il y a quelques années, à l'époque où M. Ramon de la Sagra fit paraître son *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, cette île possédait un capital agricole de 3,190 millions de francs, qui donnait annuellement 525 millions de produits. Les importations du commerce maritime s'élevaient en général à 25,941,784 piastres fortes, et les exportations à 24,700,190, ce qui supposerait un mouvement commercial de 265,870,363 francs. En 1862, l'importation était de 38,983,227 piastres et l'exportation de 24,631,948. Cet échange mutuel donne au trésor plus de 50 millions de francs, qui constituent une des parties principales de la recette générale, avec lesquels une administration bien entendue non-seulement faisait face autrefois aux dépenses locales, mais encore pouvait mettre de côté 20 millions destinés à venir en aide à la métropole. La guerre de Saint-Domingue et celle du Chili ont fait disparaître ces beaux résultats. Cependant le budget de 1866 évalue les recettes à 32,302,233 piastres et les dépenses à 25,080,572, et l'excédant sera alors de 6,821,661 piastres (36,154,803 francs). Le commerce est encore restreint par la politique du gouvernement. Les droits de douane sont beaucoup en faveur du pavillon espagnol. Les droits de tonnage favorisent également les vaisseaux nationaux. En dépit de toutes ces restrictions, un tiers de tout le commerce se fait avec les Etats-Unis.

— *Voies de communication*. Plusieurs chemins de fer sillonnent l'île de Cuba. Le premier fut livré au public en 1837, onze ans avant qu'il y en eût en Espagne et deux ans après que la France en eut été dotée. Le plus important est celui qui conduit de la Havane par Guines jusqu'à l'Union, avec embranchements sur Batabano et Guanajay. D'autres partent de Matanzas, de Cardenas et d'Iucaro, dans diverses directions de l'intérieur. Il y en a deux de Nuevitas à Puerto-Principe et de Cienfuegos à Villaclara. Leur parcours total est d'environ 1,360 kilom.; depuis 1852, tous les centres importants sont reliés par le télégraphe électrique. Plusieurs lignes de steamers font le service entre les ports principaux, et des transatlantiques mettent l'île en rapport avec l'Europe et le reste de l'Amérique.

— *Instruction*. L'instruction est peu répandue dans la colonie, car environ 132,000 enfants restaient sans instruction en 1861. A cette date, il y avait à Cuba 462 écoles élémentaires pour les blancs et 7 pour les gens de couleur; 286 d'entre elles étaient gratuites et 184 payantes. Ces écoles avaient 17,453 élèves, dont 626 de couleur, savoir : 11,539 garçons blancs et 429 de couleur; 5,924 filles blanches et 127 de couleur. Les villages sans écoles étaient au nombre de 58, dont 27 comptaient plus de 100 habitants. Depuis 1861, l'instruction publique a dû faire de notables progrès, car les conseils municipaux ont fait des efforts dans ce but, et chaque ville au-dessus de 10,000 âmes a voulu établir un collége d'enseignement supérieur. A part les écoles déjà citées, il y a à Cuba une université royale, avec les facultés des sciences, des lettres, de droit, de médecine et de pharmacie; un séminaire pour la faculté de théologie, une école normale de professeurs, 4 écoles des arts et métiers et 20 colléges pour l'enseignement secondaire. Beaucoup de familles riches envoient leurs enfants en Europe ou aux Etats-Unis, pour y chercher l'aliment intellectuel que leur patrie ne saurait leur offrir. Malgré tout, il faudra encore beaucoup de temps pour diminuer l'ignorance, car en 1861 il y avait 552,027 blancs qui ne savaient ni lire ni écrire (311,724 hommes et 240,303 femmes). Ceux qui savent lire ou écrire parmi les blancs sont seulement au nombre de 241,557 (156,363 hommes et 85,094 femmes), et parmi les gens de couleur de 26,780 (13,319 hommes et 13,461 femmes).

— *Divisions administratives*. L'île de Cuba forme, avec l'île de Pinos et les îlots voisins, un gouvernement dont le chef-lieu est à la Havane. Au point de vue civil, elle est divisée en deux provinces : l'Orientale et l'Occidentale, et en 30 juridictions; au point de vue militaire, en 3 départements : l'Est, le Centre et l'Ouest; pour les finances, en une intendance qui siége à la Havane; pour la marine, en 5 provinces : la Havane, Trinidad, Remedios, Nuevitas et Santiago. Elle possède un évêché de la Havane et un archevêché à Santiago.

— *Etablissements divers*. L'île renferme beaucoup d'établissements publics utiles et importants, tels que les suivants : sociétés économiques et patriotiques, plusieurs maisons de bienfaisance, un arsenal, six bibliothèques publiques, une Académie de médecine, une autre dite des beaux-arts, avec concours publics de dessin, de peinture, de gravure, etc.; des comités d'instruction publique, des chambres de commerce, d'agriculture et d'industrie; d'autres commissions de population, de statistique, de vaccine et de santé publique; une audience royale avec un tribunal supérieur d'appel; une administration des postes; des courriers maritimes, etc. On y compte 350 églises, 30 couvents de femmes, 60 hôpitaux, 80 casernes, etc.

— *Histoire*. C'est le 27 octobre 1492 que Christophe Colomb découvrit Cuba. L'illustre voyageur, doutant si cette terre était une grande île ou une portion supposée de l'Asie, s'en informa près des naturels de Guanahani qui l'accompagnaient. Ceux-ci lui dirent qu'elle s'appelait *Cuba*, et Colomb lui donna le nom de *Juana*, en l'honneur du prince Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. On croit que l'entrée de la rivière *Macsimo* fut le premier point qu'il visita et qu'il appela *San-Salvador*. Il s'arrêta ussi à Jiguey qu'il nomma *Luna*, à *Mares* (Caonao-Grande), explora les *Jardines del Rey*, puis, ayant reconnu la baie de *Nuevitas*, il planta sur ces bords une croix et lui donna le nom de Puerto-Principe.

Après avoir été à Santa-Catalina (Sabinal), il se dirigea vers l'est, et reconnut le port de Baracoa, qu'il appela *Puerto-Santo*, et le cap Maysi. Ayant doublé ce cap, il traça un croquis d'une partie des côtes méridionales et se dirigea vers Hispaniola (Haïti). Dans un deuxième voyage, Colomb sortit, le 4 avril 1494, du port d'*Isabella* (Santo-Domingo), avec l'intention de mieux reconnaître Cuba. Il visita le *Puerto-Grande* (*Guantanamo*), le cap *Cruz*, aperçut les îlots qu'on nomme *Jardines de la Reina*, un îlot qu'il appela *Santa-Marta* (Cayo-Piedra), l'île de *Pinos*, qui fut nommée *Evangelista*, et il abandonna de nouveau ses investigations à cause des écueils innombrables qui bordaient la côte, et aussi parce qu'il conservait l'idée que l'île était un vaste continent. Néanmoins il y revint l'année 1502, et, après avoir reconnu avec plus de soin une partie de la côte méridionale, il se dirigea vers la Jamaïque, et l'île de Cuba fut oubliée jusqu'en 1508, époque à laquelle Nicolas de Ovando, gouverneur d'Hispaniola, chargea Sébastien de Ocampo de la reconnaître entièrement. Celui-ci en fit le tour, et ce ne fut qu'après cette exploration, qui dura huit mois, qu'on eut la certitude que cette terre était une véritable île, digne d'être peuplée à cause de sa grande fertilité et de ses bons ports. En 1510, Alonso de Ojeda y débarqua, après avoir échoué, dans une de ses expéditions, et fut très-bien accueilli par les naturels. Malgré tous les avantages que présentait cette île, on ne se décida à l'occuper qu'en 1511. Diego Colomb, gouverneur d'Hispaniola, y envoya une expédition de 300 hommes, dirigée par Diego Velasquez, qui avait pour lieutenant Juan de Grijalva, pour secrétaires Fernando Cortès et Andres Duero, et pour chapelain le Père Las Casas, et qui débarqua au port de Palmas, situé près de la pointe de Maysi; mais cette fois le célèbre cacique Hatuez, réfugié de l'île d'Haïti, ayant voulu résister, fut battu, fait prisonnier et brûlé vif. Sa mort remplit les naturels de consternation, et ils se soumirent presque entièrement, excepté sur la côte du nord, où ils massacrèrent 30 Espagnols dans un lieu qui, pour ce motif, fut appelé Matanzas (Massacre). L'île doit à Velasquez la fondation de ses plus anciennes villes, au nombre de sept : *Baracoa* fut la première ville qu'il bâtit sous le nom de *Nuestra-Señora-de-la-Asuncion;* au centre, il jeta les fondements de *Bayamo*, qui fut la deuxième; ensuite il fonda *Trinidad*, *Sancti-Spiritu;* sur la côte du nord, la ville de *Puerto-Principe;* la sixième fut *Santiago de Cuba*, et la septième *San-Cristoval*. Dès le commencement de la conquête, Velasquez ne fut pas d'accord avec son chapelain, le vertueux Barthélemy de Las Casas, qui défendait les Indiens contre lui et contre Panfilo de Narvaez, personnage intrigant et ambitieux, qui, venu quelque temps après, maltraitait beaucoup les naturels. Jusqu'à la mort de Velasquez, arrivée le 1er décembre 1524, grâce aux efforts et aux exhortations du Père Las Casas, on ne vit pas beaucoup, parmi les naturels, ces rébellions ni ces émigrations partielles qui survinrent sous le commandement de Manuel de Rojas, successeur immédiat de Velasquez; mais déjà il y avait des suicides innombrables conseillés par le désespoir à ces infortunés, qui cherchaient ainsi à se délivrer du joug de fer de leurs tyrans. Les naturels finirent par disparaître presque entièrement du sol qui les avait vus naître, victimes de la plus affreuse cruauté, et succombant sous le poids des travaux des mines. D'après les écrivains de la conquête, il paraîtrait que ces naturels de Cuba étaient d'un caractère doux et généreux, un peu pusillanimes et très-hospitaliers.

La race indienne n'était pas encore pleinement éteinte à Cuba, que l'Espagne s'avisait déjà de la remplacer en allant demander aux contrées incultes de l'Afrique de nouveaux idolâtres à gagner à la cause du Christ, ou plutôt de nouvelles victimes à courber sous le faix d'un travail servile et forcé. Dieu seul sait à combien de millions de victimes se monte aujourd'hui le chiffre effrayant de cette abominable traite.

Dans ces premiers temps de la découverte, l'histoire ne présente d'autres faits importants que l'expédition de Cortez au Mexique, sortie du port de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518 et du port de la Havane au mois de février 1519, et les agressions répétées des Français et des Anglais, ennemis de l'Espagne et envieux de Cuba. En 1604, le capitaine Gilbert Giran, avec une petite flottille forte de 200 hommes, envahit deux fois l'île, débarqua dans la partie orientale, parcourut les campagnes, les saccagea, fit prisonnier l'évêque Altamirano, qu'il ne rendit à la liberté que contre une bonne rançon. En 1662, une autre expédition d'aventuriers anglais surprit la colonie et s'empara du fort *Morro* de Santiago, qu'elle conserva jusqu'à l'arrivée de près de 1,000 hommes commandés par le gouverneur don Pedro Morales. En 1679, les Français, commandés par Franquesnoi, profitant de la consternation des habitants, causée par de forts tremblements de terre, débarquèrent dans la partie orientale et n'obtinrent qu'un résultat fatal à leurs armes. Plus tard, en 1742, l'amiral anglais Wernon débarqua avec 4,000 hommes à Guantanamo et assiégea Santiago de Cuba avec aussi peu de succès. Tandis que la partie orientale se voyait continuellement menacée, la partie occidentale ne jouissait guère de plus de tranquillité. En 1542, la Havane fut attaquée par un corsaire pirate, qui la pilla et l'incendia. En 1544, le commandant français Robert Boas essaya de s'en emparer, mais il fut repoussé avec perte par Jean d'Avila, son gouverneur. En 1585, le célèbre aventurier anglais Drake l'assiégea avec un plus grand nombre d'hommes et y échoua également. Les Hollandais ne furent pas plus heureux en 1622, 1623 et 1638. En 1668, l'Anglais Morgan se rendit maître de Puerto-Principe, qu'il pilla complétement. En 1762, la Havane, gouvernée alors par don Juan de Prado Portocarrero, ayant été assiégée par des forces anglaises commandées par lord Albermale et l'amiral Pocock, dut se rendre et subir la loi du vainqueur, après soixante-sept jours de siége. Cette ville fut restituée à l'Espagne le 6 juillet 1763, d'après une des conditions de la paix de Versailles, conclue cette année. Depuis cet événement, le cabinet de Madrid mit tous ses soins à la conservation de cette précieuse colonie, en augmenta les fortifications, y plaça une garnison respectable, et destina chaque année une partie des trésors du Mexique à la construction de plusieurs escadres. Aujourd'hui la force armée régulière y est de 22,967 soldats et officiers, sans compter 4,000 *guajeros* pris parmi les hommes les plus ignorants des campagnes, et qui forment un corps de cavalerie dit *milices de Ferdinand VII*, et 10,000 gardes nationaux, presque tous Espagnols. L'escadre de service ordinaire consiste en 26 vaisseaux de 200 canons, montés par 4,000 marins.

Trois siècles et demi se sont écoulés depuis l'époque où Diego Velasquez achevait la conquête de Cuba, et dans cette île incomparable, vouée par la nature à la production agricole, le régime politique n'a subi presque aucun changement. Un gouverneur militaire, résumant en sa personne toutes les attributions, tous les droits, sans que l'excès de son autorité soit tempéré par le moindre contrôle : telle est la forme presque brutale du gouvernement colonial. Pouvoir exécutif, administratif, judiciaire, tout vient aboutir au capitaine général, qui, en un mot, *est investi*, par un décret royal, *de la plénitude des droits conférés par la loi aux gouverneurs des villes en état de siége*. Dans ces conditions rigoureuses, qui assimilent la colonie à une conquête récente, aucune autorité politique, aucun emploi public ne sont accordés aux natifs, si ce n'est par une rare exception. De là ces germes d'antipathie contre l'élément espagnol que les créoles sucent avec le lait et qui se traduisent en une sourde irritation contre la métropole. L'Espagne a cru trouver sa sûreté dans cet antagonisme; au lieu de chercher à l'étouffer, elle l'a toujours entretenu, comme un contre-poids à l'esprit innovateur et au désir secret d'indépendance qui font ombrage à son autorité jalouse. Il est rare que le gouverneur général, malgré la rapidité de son passage, ne trouve pas le temps et le moyen, avant de quitter l'île, de tirer un parti lucratif de sa charge. Le traitement de ce haut dignitaire n'excède pas, il est vrai, 50,000 piastres (265,000 fr.); mais il peut s'élever à 500,000, si ce fonctionnaire use discrètement de son pouvoir, et à plus d'un million lorsqu'il donne libre carrière à sa convoitise. Voilà ce que personne n'ignore à la cour de Madrid, où un poste aussi avantageux devient le point de mire de tous les ambitieux; c'est à qui sollicitera un exil dont les ennuis sont compensés par l'exercice du commandement absolu et la réalisation d'une fortune. Sans parler des fonctionnaires d'un certain rang, sur lesquels rayonne le pouvoir discrétionnaire du chef, il existe dans les différentes branches du service public un grand nombre d'employés avides, nécessiteux, infidèles, qui, par de petites exactions quotidiennes, s'indemnisent de la modicité de leur traitement : toute plainte serait superflue, car il s'écoulerait des années avant qu'une enquête sérieuse vînt mettre au grand jour leurs méfaits. Une répression aussi incertaine et aussi longuement différée équivaut à l'impunité. Après trois années d'exercice, le capitaine général cède la place à un successeur, qui s'y installe dans les mêmes vues, c'est-à-dire avec le dessein de s'enrichir le plus promptement possible. Les Cubains n'ont donc rien à gagner à l'avénement de ce nouveau personnage. On peut dire de leur île qu'elle ressemble à une ferme dont le propriétaire tire autant qu'il peut, et dont il s'efforce, à chaque renouvellement de bail, de tirer plus encore. Elle entretient, indépendamment de la marine locale, une armée de 20,000 hommes, avec un nombreux état-major; elle rétribue les autorités civiles et judiciaires, et fait en outre, chaque année, des remises considérables à la métropole. Au surplus, et pour résumer les griefs des créoles, si l'île est sérieusement menacée dans sa richesse forestière; si les voies de communication manquent; si la propriété foncière est mal assise; si des lois indigestes éternisent les procès et consomment la ruine des plaideurs; si, à l'abri de certaines juridictions privilégiées, les hommes puissants commettent impunément l'iniquité; si la magistrature n'inspire ni respect ni confiance; si enfin l'intelligence souple et vive des habitants se consume dans une oisiveté passionnée, il faut en accuser avant tout, suivant eux, la politique de la mère patrie et le vice de ses propres institutions, dont le régime colonial porte naturellement l'empreinte. Il est vrai que, pendant le ministère O'Donnell, le gouvernement espagnol a réformé le système administratif de Cuba, en créant, sous le nom de *conseil administratif*, un comité qui doit être consulté par le capitaine général; mais ses délibérations ne peuvent jamais arriver à l'exécution sans l'approbation du gouverneur de l'île, et, sauf quelques créoles *bien pensants*, le personnel de ces conseils se compose de l'archevêque et des évêques, du commandant général de la marine, de l'intendant de l'armée et des finances, du procureur de l'audience, du président du tribunal des comptes et autres hauts fonctionnaires. Le ministère O'Donnell a doté aussi Cuba du droit de nommer des conseils municipaux; mais, pour juger la loi nouvelle, il suffira de dire que les électeurs sont, à la Havane, ville de 200,000 âmes, au nombre de 105. En 1866, le même O'Donnell, qui, quand il n'était pas au pouvoir, avait promis des réformes, a eu l'idée, pour ne pas remplir sa promesse, de former à Madrid un comité chargé d'entendre les vœux des délégués de Cuba et de décider ensuite ce qu'on doit faire pour ce pays. Malgré des manœuvres électorales indignes, faites par ordre du ministère espagnol, sur 16 délégués, 15 ont été nommés parmi les créoles réformistes.

En 1844, une formidable conspiration d'esclaves, au dire du gouverneur, fut découverte à Cuba. On ne se contenta pas de massacrer un grand nombre de nègres; les affranchis noirs ou mulâtres furent traqués, fouettés et traités de tout point comme des esclaves. Ils furent fusillés et expulsés du pays au nombre de plus de 3,000. C'est à cette occasion que le jeune Placido, le célèbre poëte mulâtre de Matanzas, fut fusillé. La condition des affranchis à Cuba n'a jamais été beaucoup plus enviable que celle de leurs frères esclaves. Flattés et caressés à la veille des dangers, les affranchis retombent bientôt après dans la plus complète dégradation sociale, civile et politique. Ce sont des parias dont le gouvernement espagnol n'a su faire jusqu'à présent que des ennemis de la race blanche, ennemis qui attendent impatiemment leur jour d'action. Ce jour-là, à coup sûr, ils ne feraient pas de distinction entre les blancs oppresseurs et les blancs opprimés. L'Espagne ne le sait que trop : elle n'a pas oublié qu'ils ont un compte effroyable de sang et de misère à régler avec elle. Ces affranchis de Cuba ont été plusieurs fois incorporés par force dans l'armée et sont obligés, dans toutes les villes, de servir comme pompiers, sans aucun salaire.

Parmi les capitaines généraux de Cuba, on ne peut guère citer que le marquis de la Torre (1771-1777), le général Las Casas (1790-1796), le duc de la Torre (1860-1862) et le marquis de Castelfrorid (1862-1866), qui aient aidé au progrès de l'île et gouverné sans trop de tyrannie. On peut ajouter à ces noms ceux du général Valdes (1841-1843) et du marquis de la Pezuela (1853-1854), qui poursuivirent les négriers et sortirent pauvres du pays. Parmi ceux qui ont fait le plus de mal, on peut citer le général Unzaga, qui interdit aux créoles les carrières libérales (1781-1785); le général Tacon, qui exila sans procès plusieurs milliers de personnes et en fit périr quelques-unes dans les cachots; le général O'Donnell, qui maltraita les créoles (1844) en même temps que les gens de couleur, et enfin le général José de la Concha, aujourd'hui marquis de la Havane. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

Dès que les Américains eurent acquis la Floride, ils commencèrent à convoiter l'île de Cuba, dans la crainte de la voir tomber un beau jour au pouvoir de la France ou de l'Angleterre. Ils consentaient bien à ce qu'elle continuât à être une colonie espagnole, mais ils se promirent de ne jamais permettre qu'elle passât en d'autres mains. Les réclamations de la Grande-Bretagne pour la suppression de la traite avaient été une occasion pour cette puissance d'intervenir dans les affaires domestiques de l'île : le gouvernement de Washington s'en alarma. Il rejeta, en 1825, la proposition qui lui fut faite par l'Espagne de lui garantir la possession de Cuba en échange de certaines concessions commerciales. En 1848, le président Polk chargea à son tour le représentant de l'Union à Madrid d'offrir d'acheter Cuba pour la somme de 100 millions de dollars : cette proposition fut repoussée par l'Espagne d'une façon péremptoire. C'est à partir de ce moment que les Etats-Unis pensèrent sérieusement aux moyens d'annexer l'opulente colonie à la grande république.

Cependant le mécontentement des Cubains contre leur métropole augmentait chaque jour. En 1823, on découvrit une conspiration contre l'Espagne qui échoua faute d'armes et faute du concours de S. Bolivar; trois ans après, les patriotes B. Sanchez et F. Agüero y Velasco payèrent de leur vie une tentative révolutionnaire, et en 1828 le gouvernement en réprima une autre, dirigée par une société secrète dite l'*Aigle noire*. En 1836 arriva à Santiago de Cuba la nouvelle de la révolution libérale en Espagne, et le général Lorenzo s'empressa de jurer la constitution de 1812 : le général Tacon, son chef, désapprouva sa conduite et se mit à la tête des troupes pour aller le combattre. Lorenzo quitta Cuba, abandonnant ses compagnons, et sa conduite fut approuvée à Madrid en même temps que celle de Tacon. Ce dernier fit croire que l'île était en danger, et Cuba, qui avait eu des députés aux cortès de 1812 à 1820, vit ses représentants expulsés du congrès espagnol, qui décréta que l'île devait avoir des lois spéciales. Ces lois ne sont pas encore faites. Le général don Narciso Lopez fut choisi en 1847 pour diriger une nouvelle tentative révolutionnaire des créoles de Cuba. Il devait lever l'étendard de la révolte dans les campagnes de l'île et proclamer la déchéance du gouvernement espagnol. Il se préparait déjà à donner les ordres attendus avec impatience, lorsque le complot fut découvert, et lui-même se vit contraint de s'échapper de Trinidad, où il était gouverneur, et de se réfugier aux Etats-Unis. C'est ici que commence une nouvelle situation qu'il faut bien saisir, sous peine de s'égarer dans l'appréciation des faits qui se sont passés et de leur influence sur l'état actuel des choses à Cuba. Lopez n'avait jamais pensé à l'annexion. N'écoutant que son courage, il eut l'idée de demander à ses hôtes un navire et quelques hommes pour aller porter les armes qui manquaient complétement à la révolution cubaine. Il se flattait que sa seule présence à Cuba suffirait pour renouer les projets avortés, et que la révolution triompherait par sa seule force, sans être dans la nécessité de prendre des engagements vis-à-vis de l'étranger. Il partit une première fois en 1850 à la tête de 500 hommes, s'empara par surprise, le 19 juillet, de la petite ville de Cardenas, sur la côte nord de l'île, à très-peu de distance de Matanzas et en communication directe, par un chemin de fer, avec cette dernière ville et avec la Havane, où était concentrée la plus grande partie des forces militaires du gouvernement. Lopez ne se découragea point en ne voyant pas venir des auxiliaires du pays; mais sa petite troupe n'était pas à la hauteur d'une pareille entreprise, et, quand arrivèrent les têtes de colonne de l'armée espagnole, elle refusa de marcher et obligea son chef à se rembarquer pour retourner à la Nouvelle-Orléans. Le 11 août 1851, Lopez renouvela sa tentative en prenant terre, à la tête de 434 hommes, à Playitas, près de Bahia-Houdos, et il marcha vers l'intérieur, où il fut aussitôt rejoint par de nombreuses troupes espagnoles envoyées par terre et par mer à sa poursuite. Nous ne raconterons pas les exploits de ce petit corps expéditionnaire, qui tint la campagne pendant quinze jours, livra et gagna trois batailles sur des forces dix fois plus considérables commandées par le général Ena, second du capitaine général, tué dans un de ces combats sanglants, et qui, épuisé par la faim et la fatigue, dans une contrée montagneuse et dépeuplée, fut forcé à la fin de se débander, tombant en détail sous les coups de l'ennemi et laissant son chef et six autres de ses partisans les plus dévoués entre les mains de leurs persécuteurs. Lopez fut exécuté à la Havane le 1er septembre 1851. Quelques jours auparavant avaient été fusillés, à Puerto-Principe et à Trinidad, les chefs Agüero et Armenteros, avec cinq autres de leurs principaux compagnons qui s'étaient soulevés quelques jours avant l'arrivée de Lopez et qui avaient été défaits dans une lutte inégale par de forts détachements de l'armée de la reine. Cinquante compagnons de Lopez, parmi lesquels Crittenden, colonel, furent aussi fusillés froidement à la Havane, quoiqu'ils eussent été pris désarmés dans un îlot voisin, abandonnant Lopez dès le premier jour. Mais ce ne fut pas tout : le général Concha exila à tout jamais, sans procès, même sans interrogatoire, plus de 200 Cubains.

La victoire obtenue par l'Espagne avait été facile. Cette nation s'empressa de l'annoncer au monde comme le triomphe de ses armes sur celles de la république américaine, en exaltant surtout les preuves de loyauté et d'adhésion qu'elle avait reçues de sa fidèle colonie; mais, en même temps, elle proposait à la France, à l'Angleterre et aux Etats-Unis de lui garantir Cuba, même contre une révolution triomphante à l'intérieur. Les Etats-Unis refusèrent en 1852, comme ils l'avaient déjà fait en 1825. Il est bien avéré aujourd'hui que si l'Espagne eût mis à profit les premiers moments de sa victoire pour se montrer conciliante et généreuse envers le pays dont elle ne se lassait pas de prôner le dévouement dans des circonstances aussi critiques, elle en eût fini une fois pour toutes avec la révolution et surtout avec l'annexionisme. Ses meilleurs amis le lui conseillaient; mais il n'en fut rien. Elle ne put pas se résoudre à pardonner ce premier mouvement, dont elle ne se dissimulait ni le caractère ni la portée. Elle préféra donner un démenti éclatant à ses paroles. Elle combla la mesure du mécontentement cubain par de nouvelles restrictions politiques, par l'accroissement des impôts et des contributions, par ses défiances et ses injustices vis-à-vis de la population créole, par des arrestations et des déportations arbitraires, par la recrudescence de tout cet ensemble de moyens oppressifs qui avaient été la cause originelle de ce premier fait de la révolution. La traite des noirs ne tarda pas à reprendre des proportions inaccoutumées, sous un régime où la moindre contradiction de la part des créoles était traduite en crime de trahison et portée devant des commissions militaires, qui fonctionnaient alors avec une activité redoublée. Quelque temps après arriva dans le pays le nouveau capitaine général, Penezuela, dont les convictions personnelles étaient opposées à la traite, mais qui, par contre, commença par adopter des mesures qui furent jugées, à tort, il est vrai, comme tendant à l'*africanisation* du pays, selon la menace qui avait été faite aux révolutionnaires de Cuba, peu auparavant, par un des ministères les plus désastreux qui aient gouverné l'Espagne. Ce fut alors que l'annexionisme, de simple expédient qu'il avait paru du temps de Lopez, se convertit en système et recruta à Cuba de nombreux partisans. Déjà, à la fin de 1852, une nouvelle conspiration à l'intérieur avait avorté, et ses principaux promoteurs avaient été condamnés à mort ou aux travaux forcés à perpétuité. Les classes les plus riches et les plus influentes du pays, celles même qui s'étaient abstenues de prendre part aux premières tentatives annexionistes, comprirent alors que c'en était fait de la colonie, si une forte armée expéditionnaire ne venait en aide à la révolution pour rendre la lutte plus égale et pour déjouer les plans d'*africanisation* que l'Espagne tenait en réserve contre l'insurrection triomphante. Elles nommèrent un comité parmi les hommes qui, par leurs antécédents, avaient donné le plus de gages à la révolution. Ce comité ou *junta*, muni des fonds nécessaires, devait siéger à New-York et y enrôler une armée de 3 ou 4,000 hommes, tandis qu'à Cuba on organisait les moyens nécessaires pour que le pays pût se lever en masse à l'arrivée du corps auxiliaire. Tout était prêt au commencement de 1854, lorsque le général Concha, nommé de nouveau gouverneur de la colonie, parvint à se saisir des fils de cette vaste combinaison, arrêta dans une seule nuit les principaux chefs du mouvement à la Havane et dans d'autres villes du pays, arma tous les Espagnols péninsulaires, créa des bataillons noirs et se mit en état de faire une défense désespérée. Dans ces circonstances, le général américain qui devait commander les forces auxiliaires refusa de prendre la mer, et laissa les Cubains s'en tirer comme ils le purent. Le coup était encore manqué; il n'avait abouti qu'à provoquer une nouvelle effusion de sang. L'Espagnol Pinto, condamné sans preuves, et le patriote Estrampes, pris les armes à la main, payèrent de leur tête ce troisième effort de la révolution. Une centaine de Cubains furent condamnés aux galères ou déportés, et le général Concha fut récompensé de ses exploits par le titre de marquis de la Havane.

Depuis que ces lignes ont été écrites, deux graves événements se sont accomplis. Les Etats-Unis en ont fini avec l'esclavage, cette tache qui trop longtemps souilla le front de la grande république. Le bien a sa contagion, et Cuba ne pouvait assister impassible à l'accomplissement de ce grand acte. D'un autre côté, la justice du peuple a passé sur l'Espagne et Isabelle II est venue grossir le nombre des souverains sans royaume. Ainsi disparaissent les uns après les autres les oints du Seigneur! La révolution espagnole s'est faite aux cris de : Vive la liberté! Ce cri devait trouver de l'écho à Cuba, qui depuis un demi-siècle luttait pour son indépendance. Le gouvernement républicain n'a pas su comprendre qu'il devait en être ainsi. Tout entier aux embarras d'une organisation nouvelle, ayant à combattre des ambitions sans cesse armées contre lui, il ne s'est pas suffisamment préoccupé de cette grande colonie d'où lui étaient venus des exemples sans nombre de dévouement à la grande cause de la liberté. Dans son *Manifeste*, le gouvernement espagnol a écrit : « Les colonies jouiront des bénéfices de la révolution dans l'ordre politique, administratif et social. » Ce n'était pas assez. Il fallait donner à Cuba des garanties spéciales; il fallait proclamer immédiatement l'abolition de l'esclavage; il fallait enlever ainsi aux Etats-Unis tout prétexte d'immixtion. Cuba aurait alors tendu la main à sa sœur d'outre-mer. Les choses ne se sont pas passées ainsi. Croyant que rien ne serait changé pour elle dans ses relations avec l'Espagne, peu confiante dans la durée du gouvernement républicain, bien que jusqu'ici les événements n'aient pas justifié ses appréhensions, la colonie s'est soulevée de nouveau. Le mouvement insurrectionnle a gagné toute l'île, et l'Espagne, qui ne peut consentir à perdre la plus belle de ses possessions d'outre-mer, a dû envoyer contre les Cubains une expédition en grande partie composée de volontaires, qui a remporté immédiatement de très-grands succès. La république espagnole a fait appel à la république américaine, lui demandant de ne pas favoriser une diversion dont le résultat serait de compromettre la liberté si difficile à établir dans un pays que cinq prétendants se disputent aujourd'hui encore. Le cabinet de Washington s'est rendu, en apparence du moins, aux raisons que faisait valoir le cabinet de Madrid. Une dépêche du 20 juillet 1869 annonce en effet que « le maréchal des Etats-Unis a capturé le reste de l'expédition des flibustiers destinée à Cuba. » Le maréchal annonçait en outre qu'il croyait que cette mesure « mettrait fin à toutes les entreprises de ce genre. » Cuba se trouve donc réduite à ses propres forces, de beaucoup inférieures aux forces que l'Espagne a concentrées dans l'île, et, par les armes, toute tentative doit forcément avorter. Reste la voie diplomatique. Les Etats-Unis, dit-on, demandent à la république espagnole la reconnaissance de l'indépendance de Cuba. Sur ce point encore, le télégraphe nous renseigne. « On dément catégoriquement, dit une dépêche du 4 août, le bruit de négociations entre les Etats-Unis et le gouvernement espagnol pour arriver à la reconnaissance de l'indépendance de Cuba. » A cette date, le nouveau ministre des Etats-Unis en Espagne n'avait reçu de son gouvernement aucune mission de ce genre. Aussi peut-on ajouter foi à cette nouvelle reçue au moment où nous terminons cet article : « L'insurrection de Cuba décroît de jour en jour. » Nous faisons des vœux pour que l'Espagne, par des procédés dignes d'un peuple libre, rende inutile la reprise des hostilités, jusqu'à ce que — et c'est là une éventualité probable — les Cubains rachètent leur île avec l'argent des Etats-Unis.

CUBA (Jean), médecin et naturaliste allemand du XVe siècle. Il pratiqua son art à Augsbourg et à Francfort. Cuba est surtout connu comme un des premiers écrivains sur l'histoire naturelle qui aient joint des figures au texte. On a de lui, sous le titre de *Ortus sanitatis* (Augsbourg, 1485, in-fol.), un ouvrage en allemand fort médiocre, orné de mauvaises figures, qui n'en a pas moins eu de nombreuses éditions, et qui a été traduit en français (Paris, 1539).

CU-BADOU s. m. Mar. V. CUL-BADOU.

CUBAGE s. m. (ku-ba-je — rad. *cuber*). Action de cuber, opération qui consiste à évaluer en unités cubes le volume d'un corps : *Le* CUBAGE *des bois de construction*. (Acad.) *Lorsque les corps ont une forme irrégulière, il est impossible d'en faire exactement le* CUBAGE *par le calcul*. (Teyssèdre.) ‖ Nombre d'unités cubiques contenues dans le volume d'un corps : *Déterminer le* CUBAGE *d'une pièce de bois*. (Acad.)

— **Encycl.** *Cubage des bois*. On obtient le volume total des bois en grume, encore revêtus de leur écorce, en les considérant comme des troncs de cône à bases parallèles, au moyen de la formule suivante :

$$V = \frac{1}{3}\pi H(R^2+r^2+Rr),$$

dans laquelle π désigne le rapport approché de la circonférence au diamètre; R, le rayon de la grande base du cône; r, le rayon de la petite base; H, la longueur de l'arbre. On se contente le plus souvent de prendre pour le volume total le produit de la section de l'arbre au milieu par cette longueur :

$$V = \pi R'^2 H.$$

Les employés de l'octroi de Paris ne calculent le cube des bois en grume que pour ce qu'ils produisent à l'équarrissage; ils font le produit du carré inscrit dans la section au milieu, par la longueur de l'arbre :

$$V = \frac{D^2}{2} H,$$

D étant le diamètre de la circonférence de cette section, et $\frac{D^2}{2}$ le côté du carré inscrit.

Ils adoptent encore la formule suivante, en déduisant le dixième de la circonférence moyenne et en prenant le quart du reste pour le côté du carré :

$$V = \left(\frac{\pi D(1-0,1)}{4}\right)^2 H.$$

Dans l'artillerie, les arbres sont cubés de manière à ne tenir compte que du cube des pièces débitées que chacun d'eux peut fournir. En appelant c la circonférence au milieu, on a

$$V = \frac{c^2}{25} H.$$

Ce cube, qui est à peu près la moitié du cube réel, est à celui du commerce dans le rapport 1 à 1,5625.

Quand on veut obtenir un *cubage* exact en prévision de l'équarrissage auquel les arbres doivent être soumis, il faut tenir compte du bois qui devra être détaché pour transformer une surface dont la section est une circonférence en une surface dont la section soit un carré. L'usage admet, selon les cas, une réduction de $\frac{1}{12}$, $\frac{1}{10}$, $\frac{1}{6}$ ou $\frac{1}{5}$ sur la circonférence. Supposons, par exemple, un arbre ayant une circonférence moyenne de 1m,60, dont le $\frac{1}{5}$ = 0m,32; on retranchera 0m,32 d 1m,60, et le reste 1m,28 représentera le péri mètre du carré obtenu par l'équarrissage. Prenant le quart de ce nombre, on obtient 0m,32 pour le côté du carré, et $0^m,32^2 = 0^{mq},1024$ pour son aire. Multipliant ensuite ce dernier nombre par la longueur de l'arbre, on obtiendrait son volume total lorsqu'il sera équarri.

On comprend que les réductions de $\frac{1}{10}$, $\frac{1}{6}$, $\frac{1}{5}$ doivent être appliquées lorsque la nature du bois ou des ouvrages à faire oblige à fouiller l'arbre plus profondément et à rejeter une plus grande partie de la couche immédiatement inférieure à l'écorce; mais le calcul se fait exactement de la même manière.

Quand les bois sont réellement équarris, le *cubage* est plus simple. Si la pièce à cuber est un parallélipipède, on multiplie la surface de section perpendiculaire à la longueur par cette longueur même, et le produit donne le volume exact de la pièce. Supposons, par exemple, que la section prise pour base soit un rectangle ayant 0m,60 sur 0m,80 : on aura pour surface de cette base $0^m,60 \times 0^m,80 = 0^{mq},48$;

et si la longueur de la pièce équarrie = 12^{m}, $0^{m},48 \times 12 = 5^{mc},76$ sera le *cubage* exact. Ce n'est là qu'une application très-simple des principes de la géométrie élémentaire.

Nous ne terminerons pas cet article sans mentionner des tables publiées par M. Philibert Leduc, inspecteur des forêts, où l'on trouve calculés d'avance les volumes de divers cônes tronqués qu'on peut avoir à évaluer pour le *cubage* des bois. C'est une heureuse idée qu'a eue là M. Philibert Leduc, et tous ceux qui se livrent au commerce des bois doivent lui savoir gré de les avoir dispensés de faire des calculs souvent assez longs, et où il est toujours facile de laisser passer des erreurs.

CUBAGUA, île de la république de Venezuela, dans la mer des Antilles, entre l'île Marguerite et la côte du département de Cumana, à 32 kilom. N. de la ville du même nom, par 10°42′ de latit. N. et 66°35′ de longit. O. Cette île, d'un périmètre de 18 kilom., est aujourd'hui déserte; elle possédait autrefois sur ses côtes une importante pêcherie de perles abandonnée depuis plusieurs années.

CUBAIN, AINE s. et adj. (ku-bain, è-ne). Géogr. Habitant de Cuba; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les* CUBAINS. *La population* CUBAINE.

CUBAN s. m. (ku-ban — de *Cuba*, nom d'une des îles Antilles). Minér. Sulfure double de cuivre et de fer, ainsi appelé parce qu'on l'a trouvé dans l'île de Cuba.

— **Encycl.** Le *cuban* n'est en réalité qu'une variété de philippsite plus riche en fer que la philippsite proprement dite. D'après Scheidauer, qui en a fait l'analyse, il renfermerait 22,96 de cuivre; 42,51 de fer, et 31,78 de soufre. Ce minéral est cassant et d'une couleur jaune; sa poussière est noire. Sa densité et sa dureté sont exprimées l'une et l'autre par le nombre 4. Il ne se présente pas en cristaux déterminables, mais seulement en masses cristallines, se clivant dans trois directions perpendiculaires entre elles. On ne l'a encore trouvé qu'à Cuba, et même sur un seul point de cette île, à Baracanao.

CUBARIS s. m. (ku-ba-riss). Crust. Genre d'armadilles.

CUBAS s. m. (ku-ba). Jeux. V. CUL-BAS.

CUBAS (Isabelle BLASCO, dame), danseuse espagnole, née en 1837, morte à Philadelphie en 1864. Issue d'une famille d'artistes valençais, les Blasco, bien connus en Espagne, elle brilla, par la grâce et l'expression, sur les premiers théâtres de Russie, d'Angleterre et d'Amérique. Les plus grands succès de cette artiste sont ceux qu'elle a obtenus à Londres et à New-York.

CUBAT s. m. (ku-ba — rad. *cuve*). Nom donné, dans l'Agenais, au cuvier qui sert à faire le vin et à celui dans lequel on coule la lessive.

CUBATION s. f. (ku-ba-sion — rad. *cuber*). Action de cuber, de mesurer le volume d'un corps. ‖ On dit mieux CUBAGE.

CUBATURE s. f. (ku-ba-tu-re — rad. *cube*). Géom. Transformation en cube d'un volume de forme différente ; construction du côté d'un cube équivalent à un volume donné.

— **Encycl.** Géom. La *cubature* d'un volume peut avoir pour objet de transformer ce volume en un cube, par le déplacement de ses parties, ou de construire (par la règle et le compas) le côté d'un cube équivalent au volume donné, ou d'obtenir analytiquement l'expression exacte de la mesure de ce volume, ou enfin d'évaluer approximativement cette mesure.

La transformation d'une aire polygonale en un carré peut toujours se faire exactement : celle d'un volume polyédral en cube n'est, au contraire, possible que dans des cas tout particuliers.

La pyramide triangulaire, qui est l'élément naturel d'un volume polyédral, ne comporte pas, en effet, une pareille transformation; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle la considération des infiniment petits ne peut pas être évitée dans la démonstration de l'équivalence de deux pyramides triangulaires de bases équivalentes et de même hauteur.

Quant aux prismes, pour les transformer en parallélipipèdes, il suffirait d'opérer sur leurs bases de façon à les changer en parallélogrammes.

Un parallélipipède oblique peut d'ailleurs aisément être changé en un parallélipipède rectangle; mais non pas celui-ci en un cube.

— *Cubature analytique.* La question qu'on se propose ordinairement de résoudre sous le nom de *cubature* d'une surface

$$z = f(x,y)$$

est d'obtenir le volume compris entre cette surface et le plan des xy, dans l'intérieur d'un cylindre parallèle aux z,

$$y = \varphi(x) \pm \psi(x).$$

L'élément d'un pareil volume, les axes étant supposés rectangulaires, est

$$z\,dx\,dy;$$

l'expression du volume total est donc

$$\Sigma\, z\,dx\,dy,$$

mais cette sommation correspond à deux intégrations dont il faut indiquer les limites.

Pour obtenir d'abord le volume compris entre deux plans parallèles aux yz, on aura à prendre l'intégrale

$$dx \int_{\varphi(x)-\psi(x)}^{\varphi(x)+\psi(x)} f(x,y)\,dy = f_1(x)\,dx;$$

pour avoir ensuite le volume total, il faudra prendre l'intégrale

$$\int_a^b f_1(x)\,dx,$$

a et b désignant les limites, parallèlement aux y, de la courbe

$$y = \varphi(x) \pm \psi(x).$$

— *Cubature d'une conjuguée.* La même intégrale double,

$$\int dx \int f(x,y)\,dy,$$

qui donne la *cubature* d'une surface

$$z = f(x,y),$$

fournit aussi, à une intégrale simple près, toutes celles de ses conjuguées.

Si, en effet, il s'agit de la conjuguée dont les z seuls sont imaginaires, il est clair que ces z, représentés par une fonction

$$z = P \pm Q\sqrt{-1},$$

étant réalisés sous la forme

$$z_1 = P \pm Q,$$

l'intégrale double

$$\int dx \int (P \pm Q\sqrt{-1})\,dy = A \pm B\sqrt{-1}$$

donnera par la suppression du signe $\sqrt{-1}$ le volume cherché que représenterait l'intégrale

$$\int dx \int (P \pm Q)\,dy = A \pm B.$$

La partie réelle de l'intégrale double

$$\iint z\,dx\,dy$$

fournira le volume compris entre la surface diamétrale de la conjuguée et le plan des xy; et la partie imaginaire donnera le volume compris entre la conjuguée et son diamètre.

Considérons, en second lieu, l'une des conjuguées dont les ordonnées z et x soient imaginaires : pour rendre ses abscisses réelles, il suffirait d'incliner convenablement l'axe des z dans le plan des zx.

L'aire trapézoïdale comprise dans un plan parallèle aux xz, entre la section faite par ce plan dans la surface, la trace de ce plan sur le plan des xy et deux ordonnées parallèles aux cordes réelles de la conjuguée, sera donc, en supposant les axes rectangulaires,

$$\frac{z_0^2 - z_1^2}{2c} + \int_{x_0,\,z_0}^{x_1\,z_1} f(x,y)\,dx,$$

c désignant le rapport des parties imaginaires de z et de x en un point de la conjuguée.

Le volume cherché sera donc représenté par

$$\int_{y_0}^{y_1} dy \left[\frac{z_0^2 - z_1^2}{2c} + \int_{x_0,\,z_0}^{x_1,\,z_1} f(x,y)\,dx \right],$$

expression qui ne diffère que par une intégrale simple de la formule du volume indéfini de la surface.

Dans cette expression, la partie réelle représente le volume compris entre le plan des xy et le diamètre qui divise en parties égales les cordes réelles de la surface et la partie imaginaire, le volume compris entre la conjuguée et son diamètre.

Enfin, supposons qu'il s'agisse d'une conjuguée quelconque, dont les caractéristiques soient c et c', c'est-à-dire dont les points doivent être fournis par les intersections du lieu $z = f(x,y)$ avec les droites réelles parallèles à la direction $x = cz$, $y = c'z$; on trouvera, en comparant les intégrales doubles relatives à la surface rapportée successivement à l'axe actuel des z et à un autre axe parallèle à la direction $x = cz$, $y = c'z$, que le volume compris entre la conjuguée, le plan des xy et un cylindre parallèle aux cordes réelles de la conjuguée, serait représenté par la formule

$$\int dy \int z\,dx - \frac{1}{2}\int z^2 \left(c\,dy - c'\,dx \right).$$

Dans cette expression, la partie réelle serait toujours le volume compris entre le plan des xy et le diamètre de la conjuguée qui divise en parties égales ses cordes réelles, et la partie imaginaire serait le volume compris entre la conjuguée et son diamètre.

— *Cubatures approchées.* Les formules de quadrature approximative pouvant donner l'aire approchée d'une section faite dans la surface parallèlement au plan des xz, par exemple, on obtiendra le volume approché en faisant la somme des aires correspondantes à des sections très-rapprochées, et multipliant cette somme par la distance constante de deux plans sécants consécutifs.

CUBBIHR-BURR, nom donné par les Indous à un banian sacré de l'île de Jatterah, située dans le fleuve Nerbudda, et qui est sans doute le plus grand arbre du monde. Cet arbre gigantesque a 665 m. de pourtour, mesuré sur les principales branches. Les branches du second ordre occupent un espace beaucoup plus étendu. Les débordements du fleuve ont quelquefois entraîné des parties considérables de ce monstrueux végétal; néanmoins il lui reste encore 350 grosses branches, et plus de 3,000 de moindre dimension, qui, pour la plupart, produisent des rameaux et augmentent la circonférence de l'arbre. Cet arbre sert de pavillon à tous les voyageurs qui passent dans cette contrée. Une grande quantité d'oiseaux, de serpents et de singes se réfugient également sous son ombrage. Les Indous lui ont donné le nom de *Cubbihr-Burr* ou le *banian de Cubbihr*, en l'honneur d'un saint brahme de ce nom. Quand Putnah, sur le bord du Nerbudda, était encore une ville florissante, le prince de cette ville campait quelquefois sous cet arbre avec toute sa suite. Il y avait son salon, sa cuisine, son cabinet de travail et sa chambre à coucher, son bain et tout ce qui se trouve dans un palais oriental : pour chaque objet on dressait une tente particulière. Non-seulement toutes ces tentes, mais aussi celles des gens de la cour, les voitures, les chevaux, les chameaux, les gardes et les domestiques étaient abrités par le majestueux banian. Il a logé plusieurs fois jusqu'à 7,000 hommes sous les voûtes de son branchage, à la fête donnée sous cet arbre sacré.

CUBE s. m. (ku-be — lat. *cubus*; gr. *kubos*, dé à jouer. Court de Gébelin prétend que le grec *kubos* appartient à la racine primitive *cab*, contenir, et que ce mot désigne la faculté d'être contenu dans un lieu, d'y reposer, d'y être couché, et, en second lieu, tout corps carré solide et propre à contenir. Si l'on en croit Apollodore, cité par Suidas, le grec *kubos* est formé de l'adjectif *kouphos*, léger, opinion peu vraisemblable. Math. Martinius le dérive du thème *keô*, je suis couché. J. Harmar donne également pour racine au grec *kubos* le verbe *keô*, *keînai*, et le substantif *basis*. Selon Suidas, le grec *kubos* est composé des mots *kuklos*, cercle, et *basis*, base, parce que tous les côtés d'un dé ou d'un objet de forme cubique offrent une base sur laquelle il peut reposer. Eustathe donne pour racine à *kubos* le verbe *kubô*, *kuptô*, je me courbe, je me penche, je me précipite, parce que le dé, lorsqu'on le jette, semble se précipiter pour retomber sur une de ses faces. Cette conjecture est adoptée par Henri Estienne. Quelques orientalistes dérivent aussi le grec *kubos* de l'hébreu et du chaldéen *kobia*, *kebia*, jeu de hasard, jeu de dés. Mais nos hellénistes pensent, au contraire, que ces mots, qui ne se trouvent que dans les commentaires des rabbins et dans d'autres écrits modernes, sont empruntés du grec *kubos*. Pougens estime néanmoins qu'on pourrait donner une origine orientale au grec *kubos*, et indique, comme analogue de ce mot, l'arabe *ko'b*, pluriel *kou'oub*, qui signifie os protubérant du talon, en grec *kuboeidès ortoûn*, cou-de-pied ; osselets, dé à jouer; cube, figure géométrique semblable à un dé à jouer, d'où le substantif *ka'abah*, maison carrée, *al ka'abah*, la maison carrée par excellence ou le temple de la Mecque ; à l'arabe *kab* répondent le persan *kâb*, astragale, os du talon, et l'hébreu *âkab*, même sens. Ce qui semblerait justifier en quelque sorte cette conjecture, ajoute Pougens, c'est que l'on attribue l'invention des dés aux Lydiens; or on sait que les Lydiens, peuple de l'Anatolie ou Asie Mineure, ont été longtemps sous la domination des Perses. Il ne serait donc pas, selon lui, contraire aux lois de l'analogie de penser que les Grecs ont, par l'entremise des Lydiens, emprunté aux peuples de l'Orient et le jeu de dés, et ce mot même avec ses différentes significations. De ces diverses opinions, les seules admissibles sont celles de Pougens et d'Eustathe, et celle d'Eustathe nous semble bien plus rapprochée de la vérité. On trouve en sanscrit la racine *kûp*, se baisser, tomber, et nous serions volontiers porté à croire que le nom du dé, *kubos*, se rapporte à cette racine. Il est certain, en effet, que le jeu de dés remonte à une haute antiquité, peut-être aux temps qui ont précédé la dispersion des tribus aryennes. Il était connu et pratiqué, dès les temps les plus anciens, chez les Grecs et chez les Indiens. Homère déjà nous montre les prétendants s'amusant à jouer aux dés devant la porte du palais d'Ulysse. Pour l'Inde, nous avons dans le *Rig-Véda* un témoignage d'une antiquité encore plus haute, non-seulement de l'existence de ce jeu, mais de la passion avec laquelle on s'y livrait. On y trouve, en effet, au *Mandala*, un chant admirable, où un joueur décrit, avec une incomparable énergie, les funestes effets de cette passion. Il est vrai que les Grecs attribuaient l'invention des dés à Palamède, au temps du siége de Troie; mais ce n'est là évidemment qu'une tradition sans valeur, comme tant d'autres du même genre). Géom. Hexaèdre régulier, corps solide à six faces égales et carrées : *Rien ne peint mieux l'immutabilité du sage que le* CUBE, *qui, sur quelque côté qu'on le pose, est toujours carré.* (Boissonade.)

— Par ext. Masse ou personne lourde, carrée, ramassée . *Ce Crevel, ce* CUBE *de chair et de bêtise, vous aime.* (Balz.) *Le vieux château des baillis,* CUBE *de pierre rehaussé par des mâchicoulis en briques, est d'une fort belle masse.* (V. Hugo.)

— Mathém. Troisième puissance d'une quantité, produit du carré par la racine : *Le* CUBE *du nombre* 4 *est* 64. *Si on multiplie* 4 *par* 2, *le produit* 8 *prend le nom de* CUBE, *parce qu'il est en effet la mesure d'un* CUBE, *c'est-à-dire d'un solide qui aurait* 2 *de base,* 2 *de hauteur,* 2 *de profondeur.* (Condill.)

— Adjectiv. Se dit d'un solide ou d'un volume de forme cubique ou ramené au cube, et évalué alors par la longueur de ses arêtes : *Un mètre* CUBE. *Un pied* CUBE. *Un homme a besoin de* 8 *à* 10 *mètres, au minimum de* 6 *mètres* CUBES *d'air par heure.* (L. Cruveilhier.) ‖ *Racine cube*, Racine cubique. V. CUBIQUE.

— **Encycl.** Arithm. Le *cube* d'un nombre est la troisième puissance de ce nombre, ou le produit de trois facteurs égaux à ce nombre.

Le *cube* de la somme de deux nombres se compose de quatre parties : le *cube* du premier nombre; le triple produit du carré du premier par le second; le triple produit du premier par le carré du second; enfin le *cube* du second ; ainsi

$$(a + b)^3 = a^3 + 3a^2b + 3ab^2 + b^3.$$

Le *cube* d'une fraction est la fraction qui a pour termes les *cubes* des termes de la fraction proposée.

Les *cubes* des neuf premiers nombres

1 2 3 4 5 6 7 8 9

sont

1 8 27 64 125 216 343 512 729.

La distance de deux *cubes* entiers consécutifs croît, comme on voit, rapidement. Il y a donc, dans un intervalle donné, peu de nombres entiers qui se trouvent être des *cubes* exacts. La différence entre deux *cubes* entiers consécutifs a^3 et $(a+1)^3$ est d'ailleurs donnée par la formule $3a^2 + 3a + 1$, qui permet d'apprécier la variation que peut subir un nombre sans que sa racine cubique varie d'une unité.

Pour qu'une fraction irréductible soit un *cube* exact, il faut que ses deux termes soient eux-mêmes des cubes exacts.

— Géom. Le solide qu'on désigne en géométrie sous le nom de *cube* est un parallélipipède rectangle dont les douze arêtes sont égales, ou dont les six faces sont des carrés.

La mesure du *cube*, comparé au *cube* construit sur l'unité linéaire, qui est l'unité de volume, est la troisième puissance ou le *cube* arithmétique de la mesure de son côté. C'est du reste pour cette raison que la troisième puissance d'un nombre a pris le nom de *cube* de ce nombre.

Le problème de la duplication du *cube*, qui a tant et si longtemps arrêté les Grecs, avait donc pour objet la construction (par la règle et le compas) de l'inconnue x de l'équation

$$x^3 = 2a^3.$$

Ce problème, en y mettant les conditions que s'imposaient les géomètres grecs, était impossible, par la raison que l'équation du troisième degré comporte trois solutions algébriques, et que les combinaisons de droites et de cercles ne peuvent donner que des nombres pairs de rencontres réelles ou imaginaires.

CUBÉ, ÉE (ku-bé) part. passé du v. Cuber. Soumis à l'opération du cubage : *Pierres* CUBÉES. *Bois* CUBÉ.

CUBÈBE s. m. (ku-bè-be — ar. *cubaba*, même sens). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des pipérinées, formé aux dépens des poivriers : *Le* CUBÈBE *croît dans l'Inde.* (A. Richard.) ‖ Nom donné au fruit des mêmes végétaux : *Les Indiens font un grand usage des* CUBÈBES *macérés dans le vin.* (V. de Bomare.)

— Adjectiv. *Poivre cubèbe*, Fruit du cubèbe : *Le* POIVRE CUBÈBE *jouit de propriétés excitantes assez marquées.* (F. Foy.) *On combat, avec la poudre de* POIVRE CUBÈBE, *les blennorrhagies.* (A. Richard.)

— **Encycl.** Bot. Les *cubèbes*, qu'on a séparés des poivriers proprement dits pour en faire un genre à part, sont des arbrisseaux ou de petits arbres grimpants, dioïques, à feuilles coriaces ou membraneuses. On remarque que ces feuilles ont des formes différentes, suivant qu'elles sont sur des pieds mâles ou femelles. Les fleurs sont groupées en chatons; les mâles ont de deux à cinq étamines; les femelles, un ovaire ovoïde, sessile, surmonté de trois à cinq stigmates sessiles, courts, épais, recourbés. Le fruit est une baie arrondie, rétrécie et allongée postérieurement en une sorte de pédicule ; de là le nom vulgaire de *poivre à queue* qui lui a été donné.

On connaît dans ce genre une quinzaine d'espèces; elles sont répandues dans les forêts des côtes de l'Afrique australe, de l'Inde et des îles de la Sonde. La plus intéressante est le *cubèbe officinal* (*cubeba officinalis* de Miquel, *piper cubeba* de Linné). C'est un arbrisseau sarmenteux, croissant dans les forêts de l'île de Java, où il grimpe le long des arbres; ses feuilles sont petites, et ses fleurs odorantes. Les Javanais recueillent ses baies, et, après les avoir fait sécher au soleil, ils les livrent au commerce. Elles ont alors quelque analogie avec le poivre noir; cependant les grains du *cubèbe* sont en général plus gros, et ils sont munis d'un faux pédicelle, formé par

un rétrécissement de la partie inférieure du fruit, et rattaché à celui-ci par de fortes nervures. La surface en est ridée : c'était la partie charnue du fruit. Elle recouvre une coque ligneuse, sphérique, dure, renfermant dans sa cavité une semence isolée, enveloppée d'un épiderme brunâtre, et formée par une pulpe huileuse, blanchâtre, très-fortement odorante, et douée d'une saveur amère et poivrée.

On trouve aussi dans le commerce, vendu pour du vrai poivre *cubèbe*, le fruit d'une espèce voisine nommée *cubeba canina* par Miquel. Le véritable *cubèbe* est plus globuleux, rugueux, noirâtre et porte un faux pédicelle plus long que la partie globuleuse; le faux *cubèbe*, au contraire, est presque lisse, ovale, petit et terminé par une sorte de rostre; son odeur est plus faible et un peu anisée; son pédicelle n'est pas plus long que la baie elle-même.

Le *cubèbe* est connu depuis longtemps. Myrepsicus, médecin arabe, est le premier auteur qui en fasse mention. Les Indiens s'en servent depuis un temps immémorial dans le traitement de la gonorrhée; ce sont les Anglais qui ont appris d'eux la propriété qu'a le *cubèbe* de guérir cette maladie, et qui en ont introduit l'usage en Europe. Il est aujourd'hui employé en médecine dans le même but, soit en concurrence avec le copahu, soit associé à cette substance. Il est stimulant et stomachique. A haute dose, il détermine parfois des vomissements et même, comme le copahu, des éruptions cutanées fugaces. On s'en est servi aussi pour combattre les flueurs blanches. On l'administre le plus souvent sous forme de poudre délayée dans l'eau, à la dose de 4 à 30 gr. et même de 60 gr. par jour. On le met encore sous forme de pilules, de bols, d'opiats, de capsules, de dragées, etc. On en fait un extrait alcoolique, un extrait éthéré et une teinture. Parfois, lorsque l'estomac des malades ne peut le supporter, on l'administre en lavement sous la forme d'infusé. Comme le poivre *cubèbe* a une certaine valeur, quelques commerçants, pour ne pas leur donner d'autre nom mieux approprié, l'ont falsifié en le mélangeant avec du *cubèbe* ayant déjà servi à la préparation des extraits alcoolique et éthéré; cette falsification est d'ailleurs très-facilement reconnaissable, puisque le poivre ainsi traité n'a plus ni odeur ni saveur.

— Chim. Distillé avec de l'eau, le poivre *cubèbe* fournit une assez forte proportion d'une huile volatile particulière, laquelle laisse déposer, après quelque temps, un camphre, un stéaroptène que l'on appelle hydrate de cubébène. Ce camphre cristallise dans le système rhombique; il est incolore, fond à 68°, bout à 150°, est insoluble dans l'eau, soluble dans l'éther et l'alcool, et exerce une action rotatoire sur la lumière polarisée. Sa composition a été représentée par la formule $C^{30}H^{24},2HO$. La partie liquide de l'essence de *cubèbe* est surtout formée par un carbure d'hydrogène isomérique avec l'essence de térébenthine, et dont la composition serait $C^{30}H^{24}$, à en juger du moins par les combinaisons qu'il donne avec l'acide chlorhydrique gazeux. Ce carbure dévie à gauche le plan de la lumière polarisée. Il semble que le camphre qui l'accompagne dans l'essence soit un produit de son hydratation. MM. Soubeiran et Capitaine ont extrait du poivre *cubèbe* une substance particulière qu'ils ont nommé *cubébin*.

CUBÉBÈNE s. m. (ku-bé-bè-ne — rad. *cubèbe*). Chim. Carbure d'hydrogène isomérique avec celui de l'essence de térébenthine, et renfermé dans l'essence de cubèbe.

— **Encycl.** Le *cubébène* dévie à gauche le plan de la lumière polarisée. Il bout vers 250°, et s'oxyde à l'air. L'acide sulfurique le transforme en polymères. L'acide chlorhydrique gazeux donne avec lui une combinaison cristallisée, comparable au chlorhydrate d'essence de térébenthine, et fournissant à l'analyse des chiffres qui conduisent à la formule $C^{30}H^{24},2HCl$. Cette combinaison constitue des prismes rectangulaires obliques, solubles dans l'alcool, fusibles à 131°, et doués, comme dans le carbure lui-même, d'un pouvoir rotatoire à gauche.

CUBÉBIN s. m. (ku-bé-bain — rad. *cubèbe*). Chim. Alcaloïde qui se trouve dans le poivre cubèbe. ‖ On dit aussi CUBÉBINE, s. f.

— **Encycl.** Le *cubébin* est une substance cristallisable particulière, retirée par MM. Soubeiran et Capitaine du poivre cubèbe. Ces chimistes la préparaient en épuisant par l'alcool des cubèbes précédemment épuisés par l'éther, précipitant par la potasse la liqueur alcoolique, et purifiant le précipité, qui n'est autre chose que le *cubébin*, par des lavages à l'eau et des cristallisations dans l'alcool bouillant. Suivant Engelhardt, si on laisse en repos un extrait éthéré de cubèbe, le *cubébin* ne tarde pas à cristalliser dans toute la masse; il suffit alors de le purifier. Le *cubébin* a beaucoup d'analogie avec le pipérin, que l'on retire du poivre noir. On lui attribue la formule $C^{34}H^{16}O^{10}$. Il cristallise en aiguilles. La chaleur le décompose. Il est très-soluble dans l'alcool bouillant, qui, saturé, se prend en masse par le refroidissement; un peu soluble dans l'éther, assez soluble dans l'acide acétique, les huiles grasses et les huiles essentielles. L'acide sulfurique concentré le colore en rouge.

CUBÉE s. f. (ku-bé). Bot. Syn. de TACHIGALIE.

CUBER v. ou tr. (ku-bé — rad. *cube*). Evaluer en unités cubes : CUBER *des bois*. CUBER *des pierres. Il choisit une pierre de tombeau; il la tourne et la retourne; il la mesure à l'équerre et il la* CUBE. (Cormen.)

— Avoir en unités cubes un volume de : *Ce bassin* CUBE 300 *hectolitres.*

— Mathém. Elever au cube, à la troisième puissance : CUBER *un nombre, une quantité.*

Se cuber v. pr. Etre cubé : *Les blocs de bois équarris* SE CUBENT *sans peine.*

— **Encycl.** Géom. V. CUBATURE.

CUBERO (Pierre), missionnaire et voyageur espagnol, né près de Calatayud (Aragon) en 1645. Il quitta Saragosse vers 1670, se rendit à Paris, puis visita successivement Rome, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astrakan, Ispahan, Schiraz, Surate, Goa, Manille, Mexico, etc., et, de retour en Espagne, après un voyage de neuf ans pendant lequel, le premier, il avait fait le tour du monde d'occident en orient, il en donna une relation succincte, sous le titre de : *Brève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde par don Pedro Cubero Sebastian, prédicateur apostolique de l'Asie* (Madrid, 1680, in-4°).

CUBICITE s. f. (ku-bi-ci-te — rad. *cube*). Minér. Silicate hydraté d'alumine et de soude, ainsi appelé parce que la forme primitive de ses cristaux est un cube. On la nomme aussi ZÉOLITHE DURE OU ANALCIME.

— **Encycl.** La *cubicite* est blanche, vitreuse, tantôt transparente, tantôt opaque, presque aussi dure que le feldspath, mais moins que le verre. Elle est presque toujours cristallisée en trapézoèdre ou en cube triépointé. Sa composition atomique est représentée par la formule $3AlSi^2 + NaSi^2 + 2Aq$. Chauffée dans le tube fermé, elle donne de l'eau. Au chalumeau, elle fond sans ébullition sensible et produit un verre transparent. Enfin elle fait gelée avec l'acide chlorhydrique. La *cubicite* remplit les fentes des basaltes et des dolérites de la Somma, au Vésuve; des îles Cyclopes, près de la Sicile; des îles de Mull, de Sky, de Staffa, aux Hébrides. On la trouve aussi dans les roches amygdalaires de Fassa, dans le Tyrol; de Dumbarton, en Ecosse; d'Aussig, en Bohême, etc.

CUBICODON s. m. (ku-bi-co-don — du gr. *kubos*, dé, cube; *odous*, dent). Erpét. Espèce de crocodile fossile, dont les dents sont de forme à peu près cubique.

CUBICULAIRE s. m. (ku-bi-ku-lè-re — du lat. *cubiculum*, chambre à coucher). Hist. Nom sous lequel on désignait les chambellans des empereurs romains : *A la cour de Constantinople, tous les* CUBICULAIRES *étaient eunuques.* (Complém. de l'Acad.)

— A signifié Valet de chambre en général.

— Antiq. rom. Coussin sur lequel on s'accoudait lorsqu'on était à demi couché sur un lit.

— Hist. ecclés. Gardien des corps des martyrs, dans les premiers siècles de l'Eglise.

— **Encycl.** Hist. ecclés. On désignait sous le nom de *cubiculaires*, dans l'Eglise primitive, les clercs chargés de garder les confesseurs et les martyrs; on les appelait encore *martyrarii*. Cette fonction fut instituée par le pape Sylvestre, comme nous l'apprend Anastase le Bibliothécaire : « Il décréta que si quelqu'un désirait militer dans l'Eglise, il fût d'abord portier, ensuite lecteur, puis exorciste, pendant l'espace de temps jugé convenable par l'évêque, ensuite acolyte cinq ans, sous-diacre cinq ans, *gardien des martyrs* cinq ans, prêtre trois ans, et qu'il montât ainsi par degrés à l'ordre de l'épiscopat. » Saint Léon le Grand avait, semble-t-il, institué aussi des gardiens; seulement, comme son décret ne parle que de la confession de saint Pierre, nous avons cru devoir faire remonter au pape saint Sylvestre leur institution générale. On ne sait au juste quelles étaient les fonctions des *cubiculaires*, bien qu'on ait lieu de croire qu'elles étaient en tout identiques à celles des *martyrarii*.

Nous avons quelques inscriptions qui nous ont conservé le souvenir de certains *cubiculaires*. En voici une qui mentionne un nommé Anthemius, qui serait mort sous le consulat de Probianus, en 471 :

HIC. REQVIESCIT. IN PACE ANTHEMIUS.
CVBICVL. QVI VIXIT. ANNOS LX. DEPO
SITVS IIII. NON. OCTOBR. CONS. PROBIANI.

M. de Rossi, le savant archéologue italien, a reconstitué une inscription qui fut trouvée dans le pavé de Saint-Paul-hors-les-murs. C'est l'épitaphe d'un *cubiculaire* appelé *Decius*.

Outre ces *cubiculaires* ecclésiastiques, il y en avait de laïques, qui remplissaient diverses fonctions auprès de la personne des empereurs. Ils étaient secrétaires, libraires, courriers et enfin gardiens de la chambre du maître. On nous a conservé le souvenir du *cubiculaire* de Trajan, nommé Hyacinthe, qui mourut du supplice de la faim; de Lucius Verus, qui fut *cubiculaire* de Commode. Quelquefois, paraît-il, les femmes remplissaient cette fonction auprès des princesses. Une épitaphe, une seule à la vérité, confirme cette supposition ; c'est celle de Regina, la *cubiculaire*.

Quant au mot *cubiculaire* appliqué aux gardiens des martyrs, il vient de ce que la place consacrée à l'inhumation d'un martyr ou d'un saint s'appelait *cubiculum*, le lit, le lieu du repos éternel.

CUBIÈRES (Michel DE), plus connu sous le nom de **chevalier de Cubières**, nommé fréquemment aussi **Dorat-Cubières**, **Cubières-Palmézeaux**, et enfin **Enégiste-Cubières**, poëte français, né à Roquemaure en 1752, mort en 1820. Cadet d'une famille noble, il fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique. Son père lui fit prendre la tonsure à douze ans, et l'envoya faire ses études d'abord à Orange, ensuite à Nîmes, et enfin à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Il fit sa philosophie dans cette maison; mais un recueil d'*Héroïdes* de Dorat ou de Colardeau qui tomba entre ses mains, changea sa vocation. Les *Baisers* de Dorat achevèrent la transformation, et il se mit lui-même à faire des vers *ad exemplar magistri.* C'était assurément un pauvre maître qu'il avait choisi là. Le jeune abbé-chevalier allait commencer sa théologie, lorsqu'il eut la pensée de publier une des pièces qu'il avait composées en secret, au séminaire. Cette pièce (c'était une héroïde, et quelle héroïde ! *Saint Jérôme à une dame romaine !*) fut envoyée par lui à l'*Almanach des Muses* de 1770, qui l'inséra. Il dut quitter le séminaire.

C'était au commencement de 1771. Livré à lui-même, il se crut appelé aux succès de Dorat, ou, pour le moins, de Voltaire ; car son goût était tel, dès lors, que le mérite de Dorat balançait et surpassait presque, à ses yeux, celui de Voltaire, et que la gloire du premier lui paraissait incontestablement plus enviable que celle du second. Il publia presque aussitôt une deuxième édition de sa merveilleuse *Héroïde de saint Jérôme*, accompagnée de quelques poésies fugitives, qui lui valurent, dans l'*Année littéraire*, les encouragements de Fréron. La famille du poëte ne l'abandonna point cependant, et son frère aîné lui fit donner la place d'écuyer de Mme la comtesse d'Artois, femme du comte d'Artois, qui fut depuis Charles X. Dans cet emploi, Cubières se montra incessamment préoccupé de vers érotiques et de galanteries de bas étage, à la suite de ses maîtres en poésie, les Pezay, les Dorat, les Colardeau. Il dut bien vite quitter le poste d'écuyer. Toutefois, par grâce spéciale, on lui accorda la permission de traiter de sa charge, et il la vendit assez bien, dit-on. Il s'abandonna alors sans réserve à sa facilité de rimailleur, et, pendant plusieurs années, il inonda de ses poésies les almanachs, les journaux, les recueils littéraires de toutes sortes.

Après avoir inutilement concouru pour les prix de l'Académie française, il écrivit une pièce contre les drames sombres, le *Dramaturge*, comédie en quatre actes et en vers, qui fut représentée sans succès à Fontainebleau, et dans laquelle il bafouait le genre du drame, dont il fut dans la suite le plus ardent panégyriste. Admis dans l'intimité de la comtesse Fanny de Beauharnais, l'*Eglé* de la mordante épigramme de Lebrun-Pindare, il succéda à Dorat dans la charge d'écuyer intime de cette dame. Cubières fit avec elle, vers la fin de 1789, un voyage en Italie. Il l'y laissa pour revenir en France tenter de conquérir le titre de poëte de la Révolution. Le tourbillon révolutionnaire l'entraîna, et il célébra successivement, à sa manière, toutes les phases du grand drame auquel il se mêla toujours depuis.

Marat, vivant et mort, n'échappa point à ses apothéoses; il le célébra avec la sotte exagération qu'il mettait à tout. Mme Roland eut aussi affaire à lui vers ce temps, mais en sens inverse; elle ne l'avait jamais goûté; elle l'avait même éconduit; et, dans ses *Mémoires*, elle a infligé au pauvre Cubières une fâcheuse immortalité en burinant son portrait avec une cruelle énergie. « Venu chez moi, dit-elle, je ne sais comment, lorsque mon mari était au ministère, je ne le connaissais que comme bel esprit, et j'eus occcasion de lui faire une honnêteté : il mangea deux fois chez moi, me parut singulier à la première, insupportable à la seconde. Plat courtisan, fade complimenteur, sottement avantageux et bassement poli, il étonne le bon sens et déplaît à la raison, plus qu'aucun être que j'aie jamais rencontré. Je sentis bientôt la nécessité de donner à mes manières franches cet air solennel qui annonce aux gens qu'on veut éloigner ce qu'ils ont à faire. Cubières l'entendit; et je n'ai plus songé à lui que le jour de mon arrestation, où j'ai vu sa signature sur l'ordre de la Commune. » Ce portrait n'a rien de trop sévère, et vainement l'original a voulu se disculper depuis en disant de lui-même, dans une de ses préfaces du commencement de ce siècle, que « ses écrits, dictés par des circonstances impérieuses, par la crainte des persécutions ou de la mort même, ont pu quelquefois porter un caractère entièrement opposé à celui de l'auteur. » Il a par là même donné la mesure de son ignominie. Tel était le mépris où il était rapidement tombé, malgré toutes ses flagorneries envers les puissants du jour, que l'*Almanach des Muses* n'accueillit plus ses vers après 1793. Sa vie ne fut plus qu'une suite de déconvenues, et le ridicule a fini par en couvrir l'odieux.

Après avoir chanté Marat en 1793 et Lepelletier de Saint-Fargeau, puis Bonaparte, premier consul, et Napoléon empereur, sans compter le roi de Rome, il célébra avec la même conviction, après 1815, les Bourbons rentrés. Le comte Barruel-Beauvert devint son protecteur, et il lui adressa deux épîtres respirant le plus pur amour de la légitimité fraîchement restaurée. Dans la seconde de ces *épîtres*, il remercie Barruel de lui avoir fait accorder la décoration du Lis,

Ce signe révéré de tout le genre humain.

On a de Cubières : *Lettre de saint Jérôme à une dame romaine ; héroïde, suivie de poésies fugitives* (Paris, Monori, 1773) : cet ouvrage a eu plusieurs éditions; l'une d'elles porte le titre de : *Lettre d'un solitaire de Chalcide à une dame romaine; Réponse d'un jeune penseur* (c'était lui) *à Mme la comtesse de Beauharnais* (1773), en vers, réimprimée dans l'*Almanach des Muses* de 1773, sous ce titre : le *Pour et le Contre;* l'*Amour et la Gloire*, épître en vers alexandrins qui a concouru pour le prix de l'Académie française, en 1774, suivie de quelques imitations en vers des idylles de Gessner (Paris, 1775); *Epître à mon siècle* (1775, in-12), toujours des titres à faire mourir d'envie M. Viennet; *Epître à M. de La Beaumelle aux champs Elysées, au sujet de son commentaire sur la Henriade* (1776, in-12).

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis DE), naturaliste et agronome, membre libre de l'Académie des sciences, né à Roquemaure (Gard) en 1747, mort en 1821. Il fut d'abord capitaine de cavalerie, page de Louis XV et écuyer de Louis XVI. Savant distingué et homme aimable, il réunissait les gens de lettres et les artistes dans son hôtel de Versailles, où il avait établi un cabinet de minéralogie, un laboratoire de chimie et de physique, même un jardin des plantes. Il n'émigra point à la Révolution, subit une détention momentanée pendant la Terreur, fut, sous le Directoire, un des commissaires envoyés à Rome pour y présider à l'envoi des objets d'art cédés à la République, devint, à son retour, conservateur des statues du jardin de Versailles, et reprit en 1815 sa place d'écuyer auprès de Louis XVIII. On a de lui : *Histoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours* (1800, in-4°); *Histoire du tulipier* (1800, in-4°), ouvrage curieux, en ce que l'auteur est le premier qui ait cultivé la tulipe en France; *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes* (1809, in-8°); *Traité sur la composition et la culture des jardins*, etc.

CUBIÈRES (Amédée-Louis DESPANS DE), général, ministre de la guerre, fils du précédent, né à Paris en 1786, mort le 6 août 1853. Sorti en 1804 de l'école militaire de Fontainebleau, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de ligne, se distingua à Austerlitz et à Auerstædt, où il fut blessé, gagna la croix d'honneur à Eylau (1807), le grade de capitaine à Essling (1809), eut trois chevaux tués sous lui à la bataille de la Moskowa (1812), devint chef de bataillon pendant la campagne de 1813, colonel en 1815, et se couvrit de gloire à Waterloo, à la tête du 1er léger. Mis à la retraite par la seconde Restauration, il obtint, grâce à l'influence de son père, la recette générale du département de la Meuse, rentra au service en 1823, fit les campagnes d'Espagne et de Morée, et reçut en 1832 le commandement en chef du corps expéditionnaire d'Ancône. Il fit preuve d'une grande habileté dans cette mission, où il lui fallut à la fois lutter contre la politique timide du cabinet des Tuileries et la politique cauteleuse du gouvernement pontifical. Rentré en France en 1837, avec le grade de lieutenant général, auquel il avait été promu deux années auparavant, il fut élevé à la pairie (1839) et nommé deux fois ministre de la guerre (1839-1840). Il vivait oublié, lorsque tout à coup, en 1847, son nom se trouva mêlé à une affaire déplorable et retentissante : on l'accusait d'avoir corrompu le ministre Teste pour la concession des mines de sel de Gouhenans. Traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à la dégradation civique et à une amende de 10,000 fr. Ce procès produisit une vive impression et précipita, en le déconsidérant, le gouvernement de Louis-Philippe vers sa chute. Le général Cubières obtint un arrêt de réhabilitation de la cour d'appel de Rouen, le 17 août 1852.

CUBIÈRES (Marie-Aglaé BUFFAUT, dame DE), femme de lettres française, épouse du précédent, née à la Fératière, sur les bords du Rhône, le 16 décembre 1794. Fille de M. Buffaut, ancien préfet sous le Consulat et l'Empire, nièce du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély et de l'académicien Arnault, elle fut mariée le 3 avril 1813 à M. de Cubières, alors officier supérieur, et dont le nom devait avoir, sous la monarchie de Juillet, un si énorme retentissement dans le procès Teste. On lui doit plusieurs romans publiés sous le voile de l'anonyme, tels que *Marguerite Aimond* (in-8°), bientôt suivi des *Trois soufflets* (2 vol. in-12); *Léonore de Biran* (in-8°); *Emmerick de Mauroyer* (2 vol. in-8°), dont la première édition parut en 1836, la seconde en 1838, et auquel l'Académie française décerna le prix Montyon, destiné à l'ouvrage le plus utile à l'éducation; *Monsieur de Goldon* (Paris, 1842). Mme de Cubières a encore écrit quelques nouvelles intéressantes, entre autres l'*Histoire de deux frères soldats au* 37e *de ligne.* On cite aussi parmi ses productions quelques pages imprimées à très-peu d'exemplaires et